



## Humaniser des milliers de vies

Katheka, Kilimambogo, Mukuru, Migombani, Kamirithu. En secteur rural et en bidonvilles, des spiritains de différentes nationalités se font proches des gens, accompagnent et forment des communautés chrétiennes. Avec partout l'appui d'hommes et de femmes dévoués.

### Katheka

Depuis 5 ans, le P. Aurelian Tumaini Massawe, spiritain tanzanien, est curé de la mission catholique de Katheka, à 2 h 30 de route de Nairobi. Depuis plusieurs années, le manque d'eau complique l'existence déjà difficile des gens. Ouverte en 2001 par le P. Frank, spiritain irlandais, la paroisse regroupe aujourd'hui 3 500 hab. sur 8 stations distantes de 7 km. Katheka-centre, avec ses 1 000 hab., reste la plus importante. Partout, les catholiques côtoient des membres de l'Armée du Salut, de l'African Inland Church, de l'African Brotherhood, de la Reedemed Christian Church of God et des religions traditionnelles aux rites bien précis. « *Ce qui fatigue le plus les gens et nous gêne dans nos visites de communautés et d'écoles est le manque d'eau* », confie Aurelian.

Les gens cultivent manioc, haricots, maïs. Triste constat : depuis 2 ans, pas de vraie récolte. Impossible de se nourrir correctement. Encore moins de penser éducation et avenir des enfants. La plupart des jeunes sont partis chercher du travail ailleurs. L'État ne se préoccupe pas sérieusement des gens. « *Les réservoirs d'eau sont à sec*, explique Aurelian. *Des gens vont jusqu'à creuser*

*le fond des étangs pour extraire un restant d'eau de la boue humide. Tous attendent la pluie. La santé de la grande majorité des gens est fragilisée par l'eau infectée qu'ils boivent. Avec des diarrhées et le paludisme, ils auraient besoin de soins et de médicaments. Il n'y a rien sur place et les transports coûtent cher.* »

Partout, des gens à pied, à vélo, sur des charrettes tirées par des ânes ou des vaches, transportent des bidons et des tonneaux d'eau. L'État a distribué de l'aide à 3 reprises en 2009. De loin pas assez. L'évêque se rend compte de la pauvreté des gens. Il a organisé plusieurs distributions de nourriture. « *Nous avons une ferme pour permettre aux paysans de se former* », confie Aurelian. *J'y ai fait planter légumes et arbres fruitiers. La formation commencera dès qu'il aura plu.* »

M. Jones W. Kimeu nous fait visiter l'école privée catholique et les 210 élèves qu'il dirige. Il est assailli de demandes d'inscription. Certaines venant de loin. « *Même si des parents ont du mal à les régler*, explique-t-il, *les frais de scolarité sont moins élevés que ceux de l'État.* »

Un cuisinier assure les repas des internes. Le générateur qui permettait d'étudier le soir, est malheureusement en panne...

“ *À cause de la sécheresse, les gens ont du mal à vivre et à soutenir leur communauté.* ”



# Spiritains au Kenya

## Semeurs d'humanité

### Kilimambogo

Le P. Benedict Nzioka Wambua est curé de la paroisse rurale de l'Immaculée-Conception de Kilimambogo. Le manque de pluie fait que les gens ont du mal à vivre...

Fondée en 1926, Kilimambogo est l'une des paroisses les plus anciennes, après Kalimoni. Ses 1400 hab. s'éparpillent (20 km sur 15) dans 21 petites communautés et 4 postes extérieurs. Ndula et sa plantation d'ananas de Delmonte, Magogoni et sa plantation de café de Nyakinywa, Ngoliba. Et Kilimambogo-centre où réside le postulat spiritain.

Une messe est célébrée chaque dimanche dans les 4 communautés. Un catéchiste travaille à plein-temps, 2 à temps partiel. Ils collaborent avec un conseil paroissial de 5 laïcs et 6 groupes d'apostolat. « *Nous visitons régulièrement les 3 écoles primaires, l'école secondaire, le collège Saint-Jean pour la formation de professeurs et le centre Kolping pour l'éveil de vocations. Et chaque semaine, les malades de l'hôpital Immaculé Cœur de Marie et ceux des 2 autres maisons de soins* », confie Benedict, en ajoutant : « *Des couples ne se marient pas à l'église et des chrétiens rejoignent d'autres groupes de croyants, cela me tracasse. Mais le plus grave, c'est que tous les gens souffrent de la sécheresse et du manque de pluie. Les récoltes ne sont pas bonnes. La plupart de nos gens restent sans emploi. Ils ont donc du mal à vivre et encore plus à soutenir leur communauté.* »

### Mukuru

Le P. Simon Kihoro Kinuya nous conduit à travers trous et égouts à ciel ouvert du slum de Mukuru vers la paroisse Sainte-Marie, dont il est le curé.

Les spiritains travaillent à Mukuru depuis 15 ans. Aujourd'hui, ils desservent 6 centres.

À côté de chaque église, une école primaire. Des petits marchands sont installés sur tous les lieux de passage. La viande se vend dans de petites vitrines en verre. Quand un camion décharge, tout est bloqué.

« *À Sainte-Marie, une église de 1800 places et à Sainte Bakhita, une autre de 2000 places rassemblent 5000 pratiquants par dimanche. Les gens viennent chercher le réconfort par un soutien communautaire, explique le P. Simon. Dans les slums, ils ont besoin les uns des autres. Il y a ici beaucoup d'insécurité. Avec l'aide reçue de l'extérieur, nous avons construit et loué 60 petites maisons en tôles. Les*

Suite de la visite rendue aux spiritains du 1<sup>er</sup> au 23 septembre 2009. En dehors du Pokotland, nos confrères travaillent autour de Nairobi, la capitale, et dans l'Est, à Wenje et à Mombasa.

Ils nous ont fait rencontrer partout des réalités humaines fortes et un engagement d'Église remarquable. Impossible d'en relater le tout en 10 pages.

Sans déprécier les efforts d'éducation scolaire et l'animation des communautés chrétiennes, nous faisons le choix de présenter les engagements spiritains dans des situations humaines difficiles. C'est là qu'ils s'efforcent, sans grands moyens, d'humaniser des milliers de vies.

En zone rurale éprouvée par la sécheresse et oubliée des pouvoirs publics. Comme dans les bidonvilles champignons privés de logements décentes, d'éducation scolaire et de soins de santé.

S'immerger à Kibera, le plus grand bidonville d'Afrique, et continuer de croire en l'homme malgré les conditions inhumaines où se débattent des milliers de personnes, touche au cœur.

Faire dialoguer des leaders religieux à Mombasa fait grandir un respect réciproque.

S'investir dans un travail éducatif de développement dans la région aride de Garissa pour que

musulmans et chrétiens sortent ensemble de la pauvreté interpelle.

Comme d'autres missionnaires, nos confrères font en sorte que les simples gens puissent lire dans leur engagement missionnaire les signes de la présence à leurs côtés d'un Dieu qui ne les oublie pas.

Quand des actes améliorent les conditions d'existence, ils donnent du poids à la parole. L'annonce de l'Évangile devient crédible. Pour les bénéficiaires d'abord. Et pour tous ceux qui en sont les témoins.

Merci à tous les confrères spiritains qui nous ont permis d'en faire partie.

Textes et photos : Lucien Heitz et Michel Robert



loyers (10 €/mois) nous aident à vivre et à faire tourner la paroisse. Lors d'Harambee (du swahili : mise en commun), nous collectons des fonds pour construire un presbytère plus près des gens. Leurs problèmes : pas d'eau, pas assez de logement ni d'électricité. Seuls 10 % des gens sont propriétaires de leur logement. Les autres louent à des prix trop élevés. Les slums sont surpeuplés à 90 %. Pas de loi. Après les violences de 2008, les gens se sont regroupés par ethnies. Ils gardent leur façon de vivre. Ils ne parlent que swahili et cheng pour les jeunes, un langage inventé à partir de leurs activités. Faudrait vraiment que l'État aide au développement de la majorité des gens par des prêts, une assistance, plus de sécurité. »

### Migombani-Mombasa

Le P. Fredrick Barasa Elima Wafula est curé de la paroisse du Cœur Immaculé de Marie de Migombani. Il explique pourquoi les spiritains sont revenus à Mombasa. Et comment ils accompagnent une communauté chrétienne champignon.

« Pendant plus de 100 ans, les spiritains ont ouvert et desservi toutes les paroisses de l'archidiocèse de Mombasa. Puis la plupart d'entre elles ont été cédées au clergé diocésain.



Depuis 2 ans, devant les besoins croissants de son diocèse, l'archevêque, M<sup>gr</sup> Boniface Lele, a invité les spiritains à y reprendre une nouvelle mission à Likoni sur la côte opposée à l'île de Mombasa. Nous avons accepté bien volontiers. L'archevêque et le clergé local nous ont bien reçus. La nouvelle paroisse couvre un bidonville immense qui ne fait que s'étendre depuis 20 ans. Et actuellement, de plus en plus vite.

Un fait surprenant : alors que la population locale est traditionnellement musulmane, la grande majorité des nouveaux arrivants sont chrétiens. Notre paroisse est donc appelée à grandir en conséquence. Nous avons acquis un bon terrain et y avons construit une église belle et fonctionnelle, avec salles de catéchèse et salles de rencontre.

Notre grand besoin actuel reste l'éducation dans la foi catholique d'une foule énorme de migrants. Un 1<sup>er</sup> catéchiste bien formé et très actif y travaille à plein-temps. Son ministère en fait un homme apprécié dans et hors de la paroisse.

Les fondations et les briques de plusieurs salles de classe et d'un dispensaire sont faites. Les bâtiments seront construits sur le restant du terrain de la paroisse au rythme de l'arrivée des fonds. » ●

Avec Perpetua, son épouse, et leurs 3 enfants, John Njenga vit à Mutarakwa, un village de la paroisse de Kamirithu, à 25 km de Nairobi. Il y existe une communauté de 200 chrétiens. Bras droit du P. Pius Onyango, il raconte :

« Depuis l'an 2000, je cultive maïs, haricot, choux et j'éleve des poulets. Mon père a quelques vaches. Jeune, je rêvais d'être prêtre. Puis, j'ai travaillé dans une compagnie sucrière. Les émeutes raciales dans l'ouest du pays m'ont fait revenir. J'ai trouvé un job dans une société commerciale. La crise l'a mise en faillite.

Revenu ici, je me suis initié à l'imprimerie et intégré à une chorale. À l'ouverture de la paroisse en 2000, j'ai suivi

une formation à Mariapolis à Nairobi. Ma mission est de former les catéchumènes, à la paroisse et dans les écoles. J'y rencontre les non baptisés et ceux qui se préparent aux sacrements : 150 personnes. Conseils pastoral et paroissial vérifient la vie de la communauté.

### John, catéchiste multiservices



J'y joue un vrai rôle surtout quand le nouveau prêtre ne connaît pas la langue locale. C'est une mission qui bouleverse la vie de ma famille. Mon épouse se voit souvent obligée de faire une part de mon travail à la maison.

Aujourd'hui, les gens cultivent d'abord pour eux-mêmes. Quand ils arrivent à vendre le reste, ils se paient autre chose. La vente de mes poulets me permettra de remplacer mon vélo par une petite moto. Le coût de la vie a grimpé. Le manque de terrain pour s'installer et cultiver accentue encore les problèmes. Les jeunes n'y arrivant pas vont s'entasser dans les slums en rêvant d'un job qui n'arrive jamais. » ●

Marielle Beusmans  
(ci-contre, au centre),  
associée spiritaine  
des Pays-Bas,  
travaille  
depuis 2 ans  
à Mombasa  
comme  
conseillère  
au dialogue  
interreligieux  
pour *Coast Interfaith  
Council of Clerics*  
(CICC),  
une ONG  
de son pays.  
Extraits du bilan  
de sa 1<sup>re</sup> année  
de mission.



DES LEADERS RELIGIEUX,

## bâtisseurs de paix

Les frontières marquent nos identités, individuelles et sociales. Elles peuvent aussi exclure. Voir des responsables religieux se parler et essayer de se comprendre m'impressionne toujours. Les comités d'organisation de 3 districts pilotes ont voulu mobiliser les leaders chrétiens, musulmans et de religions traditionnelles africaines (RTA). Avec quelques femmes en responsabilité dans une église ou une mosquée. Extraordinaire de voir ces gens, assis en petits groupes, discuter de manière sérieuse et vivante de la foi et de sujets religieux en rapport avec leur quotidien. Les visages rayonnent. Le temps passe trop vite. Les gens ont besoin de partager ainsi avec des personnes de religions différentes sans peur que l'autre n'attaque leur foi. Après ces 1<sup>ers</sup> ateliers, nous réunissons les leaders religieux dans les villages. Nous parlons de leur rôle

spécifique dans la construction de la paix. Ni dirigeants politiques ni travailleurs humanitaires, ils vivent une solidarité avec leur communauté et en connaissent mieux que personne contextes et relations. Ils ont la grande chance de s'adresser chaque semaine à leurs fidèles, à la mosquée ou à l'église. Nous discutons de leurs atouts et des pièges à éviter. Nous cherchons à comprendre ce qui pousse des groupes reli-

gieux à s'impliquer dans des conflits au point d'en faire des conflits religieux. Dans mon rapport à *People with a Mission*, l'ONG néerlandaise qui m'a envoyée ici, je rappelle que ce programme a commencé en 2008. Il a permis à de nombreux leaders religieux de s'initier au dialogue interreligieux: 44 ont participé au 1<sup>er</sup> atelier. En août dernier, en 4 ateliers, ont été formés 177 responsables religieux des 13 districts de la Province

côtière. D'octobre 2008 à mars 2009, nous avons touché 810 leaders religieux, lors de 213 interventions. Un atelier spécial pour les 3 districts pilotes a rassemblé 82 leaders. Tout le personnel et le conseil du CICC ont pris part à ce travail d'équipe. Nous avons décidé d'ouvrir une petite bibliothèque à côté du centre de recherche. Pour permanents, responsables religieux, étudiants et autres intéressés par le travail du CICC. Favoriser l'étude et la recherche, conseiller en affaires religieuses et en matériel didactique me paraît être également notre mission. Ma 1<sup>re</sup> version du livret sur le dialogue interreligieux a été reçue avec enthousiasme. Simple et concret, il propose des travaux pratiques faciles à utiliser en communautés. Il sera traduit en swahili pour que tous les responsables religieux de la Province côtière puissent s'en servir. ●

Un bac permet de faire la liaison entre l'île de Mombasa et le continent. Ici, pour rejoindre les quartiers de Migombani.



Une plaie profonde s'est infectée dans ce Kenya pacifique quand, en janvier 2008, plus de 1 000 personnes ont été tuées et 300 000 autres déplacées. Des violences ethniques ont éclaté après la publication des résultats des élections présidentielles de décembre 2007 entre le président Mwai Kibaki et son ex-rival, Raila Odinga. Temps de souffrance profonde et d'effusion de sang. Un peuple qui a vécu côte à côte pendant des années apparemment sans problème en a voulu brusquement à son voisin simplement parce que Luo, Kikuyu ou Kalenjin, il est d'une autre ethnie. Le Kenya, 35 millions d'hab., regroupe 42 ethnies différentes.

Le pire des jours de violence a été quand la foule a brûlé 50 femmes et enfants de la tribu Kikuyu du président qui cherchaient refuge dans l'église pentecôtiste d'Eldoret.

Un an après, le climat politique reste fragile. Beaucoup de Kenyans restent sans domicile fixe après le chaos des violences. Le prix de l'alimentation a grimpé et nombre d'affaires ont du mal à repartir.

Kibera, l'un des 5 slums de Nairobi, a été très durement frappé. De difficile, la situation est devenue désespérante. À 5 km de notre communauté spiritaine, ce slum continue de s'étendre. Pas loin d'un centre-ville de 5 millions d'hab., où fleurit un apartheid socio-économique, Kibera est une autre planète.

Figurez-vous votre ville squattée par 1 million de gens qui essaient de survivre les uns sur les autres? Vous aurez alors une petite idée de ce qu'est ce slum illégal qui ne figure même pas sur la carte de Nairobi.

En fait, il est très difficile à des Occidentaux de se rendre compte de la pauvreté et de la désolation de Kibera. Essayez juste de vous représenter des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants parqués dans un patchwork non planifié d'abris faits



## Kibera, une a

Le plus grand slum d'Afrique, à Nairobi, capitale du Kenya. Des hommes, des femmes y restent hurler  
Le P. John Mahoney

de bois, de toiles plastiques, de cartons récupérés, le tout accroché à un sol brut, non aménagé, sans routes, avec des montagnes d'immondices déversés dans chaque passage... Les abris cachent une seule pièce. Le sol est en terre battue. Les murs en terre sèche s'effritent. Des trous partout. Les plus chanceux arrivent à récupérer des tôles usées pour le toit. Vraie passoire quand il pleut.

Souvent, 6 à 7 personnes vivent dans cette unique pièce, dormant dans le même lit qui sert aussi de divan et de table à manger. Très difficile d'avoir une certaine intimité, même si un pagne suspendu sépare le lit du coin séjour. Le plus incroyable, c'est que la plupart des locataires de Kibera paient des loyers à des propriétaires. Et sont donc continuellement menacés d'expulsion en cas de retard ou de non-paiement.

À l'énorme taux de chômage, à une criminalité imposée par des gangs de jeunes frustrés, au sida qui touche 30 % de la population adulte s'ajoute le manque d'installations sanitaires. Souvent, plus de 200 personnes utilisent une même latrine nauséabonde, quelques fois payante. Par temps chaud, la puanteur est insoutenable. Quand il pleut,



# Autre planète

Kenya. Plus d'un million de personnes s'y entassent. Les conditions de vie sont devenues de plus en plus inhumaines. Un témoin nous raconte.

la boue en rend l'accès totalement impossible. Les égouts à ciel ouvert et les toilettes sans évacuation propagent diarrhées, fièvre typhoïde, paludisme et choléra.

Comme les gens n'ont ni salle d'eau ni toilettes, ils font leurs besoins dans des sachets plastiques qu'ils jettent par leur fenêtre, de nuit, aussi loin que possible.

Mais comme les voisins d'en face et d'à côté font pareil, chacun retrouve les mêmes sachets devant sa porte! Mieux vaut ne pas se trouver sur leur trajectoire. À ce problème s'ajoute le manque d'eau potable, une électricité peu fiable, peu de soins de santé et un manque chronique de nourriture.

Seule l'éducation ou le crime permet de sortir d'une telle pauvreté. Très peu de jeunes arrivent aux études secondaires. Avec des frais de scolarité trop élevés, ils n'ont donc aucune chance de trouver un emploi.

Il reste cependant des lueurs d'espoir à Kibera. L'une d'elle est la maternelle Ste Monique ouverte en janvier 2007 à Raila par le *Catholic Women Fighting HIV/AIDS Kibera*,

un groupe de 9 femmes séropositives qui se soignent par des anti-rétroviraux offerts par des ONG. Touchées par le nombre important d'orphelins privés de l'un ou des



Légende de la photo :

2 parents morts du sida, elles ont ouvert cette maternelle. En 2009, 3 monitrices accueillent 150 orphelins de 2 à 8 ans dont 50 sont séropositifs comme leurs parents. Avec l'éducation, ils reçoivent chaque jour un complément alimentaire.

Après 6 mois de sensibilisation, 36 personnes se sont engagées devant leur curé, le jour de Noël 2004, à se dévouer aux personnes atteintes du sida et d'autres maladies. Elles visitent les malades, leur font la toilette, leur apportent à manger et les soignent. Ces « Bon Samaritains » agissent à partir des 6 églises de la paroisse.

Un autre groupe de 32 femmes de toutes les ethnies soutient à leur manière les malades du sida. Avec des matériaux récupérés, elles confectionnent sandales, colliers, moustiquaires, chemins de table, paniers et les vendent pour subvenir aux besoins des plus faibles. Elles ont ouvert un compte en banque et travaillent avec les bénéficiaires. Leur nom: Kujitegemea Pamoja, se débrouiller par soi-même. Une femme enceinte, mari en prison, vient confier son problème, se met à travailler avec les autres et s'en sort. Non atteinte du sida, elle est forte et capable d'aider les plus faibles. Le dernier projet du groupe: cultiver des champignons et des légumes en sacs et les vendre. Travailler ensemble permet de parler de ses problèmes, ça fait du bien. Nombre d'autres maladies que le sida tuent les gens. La solitude en est une. Parler aide à vivre. ●





## Survivre à Kibera

Que faire pour que les gens entrevoient un avenir quand les hommes politiques sont absents et inopérants ? Embarqué dans le slum de Kibera autour de la paroisse du Christ Roi, le P. Carlos évangélise en répondant aux besoins des gens. Avec l'appui d'une foule de têtes, de bras et de cœurs.



Commencée en 2005 sur un terrain donné à la communauté chrétienne, l'église du Christ-Roi pointe un clocher qui se voit de loin au-dessus de la forêt des toits de tôles. Citernes ramassant l'eau de pluie sous le sol, bureaux et logements des prêtres intégrés dans le clocher... Le gros-cœur du

bâtiment se termine. Trois religieuses du Sacré-Cœur de Marie ont ouvert à côté une école primaire de 460 élèves. Quand on demande aux gens du quartier où ils habitent, ils disent « au Christ-Roi ! » Une adresse qui permet à certains d'obtenir enfin un travail qu'on leur refusait jusqu'à présent.

« Évangéliser, c'est répondre aux besoins des gens. » Le curé, le P. Carlos, Mexicain, de la société Notre-Dame de Guadalupe, cherche à transformer la mentalité des gens pour qu'ils soient capables d'améliorer leurs conditions

de vie. Avec ses aides pastoraux, il a ouvert un département sur les droits et la dignité de l'homme. Avec des hommes de loi, actifs dans la formation psychologique et politique. Et des écoles qui vont du primaire au technique. Partout, une grande place à la communication. D'abord pour faire connaître les programmes de la catéchèse à la formation technique. Et toujours avec des assistants qui connaissent les gens parce qu'ils les rencontrent. C'est alors que la Parole de Dieu peut transformer les cœurs et les gens. « Nous avons très peu de relations avec le monde politique officiel, avoue le P. Carlos. Ces gens posent souvent tant de conditions à respecter que, finalement, rien n'avance. Pour cette élite politique, nos simples gens n'existent pas. Ces simples gens, il faut d'abord les faire exister, en leur permettant de se former de leur mieux. »

Des jeunes appuient ses propos en ajoutant, déçus et énervés : « Il n'y a ici ni organisation politique, ni services de santé, ni éducation d'État. Les hommes politiques ne mettent les pieds à Kibera qu'au moment des élections. Ils distribuent aux gens des milliers de T-shirts avec leur portrait, puis s'en vont. Et il ne se passe plus rien. Les 2 plus grandes catastrophes pour notre pays, disent la plupart des gens, ce sont les politiques et la corruption. Depuis les émeutes de 2008, le slum s'est divisé en villages, les gens se regroupant par origines et ethnies. La peur a détruit l'unité d'avant. Il n'est pas facile de reconstruire la paix. Les gens viennent s'entasser ici rêvant de boulot et de moyens de vivre. Ils découvrent qu'il n'y a rien ici. L'option de base du P. Carlos est claire : « Il faut ici un immense travail de changement de mentalités ! » ●





## Sortir ensemble de la pauvreté

Comment témoigner de l'Évangile dans une région éprouvée par sécheresse, conflits et précarités ? À Wenje, le P. Peter Ndegwa se fait paysan et éleveur pour apprendre aux gens à mieux se nourrir. Son exemple arrache des centaines de familles à la pauvreté. Résumé du parcours d'un combattant.

**C**ontrée semi aride. Pluviométrie : 200 à 500 mm de pluie par an. 40° en janvier. Depuis 2004, la sécheresse et 3 guerres civiles ont réduit des 2/3 les stocks alimentaires de la région. Ces derniers mois, un conflit entre Wardais et Ormas a interdit l'accès aux pâturages et aux marchés. Et décimé chèvres et moutons. Les voleurs ont tué plus de 20 personnes. Dans le seul village de Hara, près de Wenje, on a ramassé 56 kalachnikov en quelques jours. Le district compte 214 000 hab. La région de Wenje, 18 000 dont 6 % ont accès à une eau potable. 78 % des femmes et 75 % des hommes sont analphabètes. Plus de 43 % des moins de 5 ans souffrent de malnutrition. Le paludisme fait de très nombreuses victimes.

Le fleuve Tana, (700 km, le plus long du Kenya) traverse les villes de Garissa, Hola et Garsen. D'octobre 2006 à janvier 2007, 3 inondations ont balayé les semis. L'État a redistribué des se-

mences aux paysans. Elles ont toutes été emportées.

« *Garissa, affirme l'évêque M<sup>gr</sup> Paul Darmanin, est le diocèse le plus grand par son étendue et le plus petit par le nombre de ses catholiques (7 000) dans une région à 90 % musulmane.* »

« *We give our today's so others have a tomorrow!*<sup>1</sup> »

Dans la mission de Wenje, un petit mémorial évoque Bobby Batz qui a aidé Tom Hogan et Peter Ndegwa à fonder la mission en janvier 2005. Peter en est encore le responsable. Une 2<sup>e</sup> communauté s'est formée à Masalani.

« *Je leur redis souvent, insiste Peter, qu'être chrétien, c'est s'occuper des autres.* »

Et il y a de quoi faire. Les gens ont

faim. Ils viennent de tous les villages, même des pêcheurs qui ne prennent plus de poisson par peur des crocodiles. Trocatoire<sup>2</sup> a donné de l'aide alimentaire pour 200 familles.

« *Je la distribue en échange d'un champ de 150 m<sup>2</sup> que les gens acceptent de cultiver pour eux,* explique Peter. *Quand le chef de village constate que le travail est fait, la nourriture part vers ceux qui ont cultivé. Le travail agricole ici reste manuel. Donc pas attrayant. Aujourd'hui, la plupart des paysans ne cultivent qu'1,2 ha. Ils n'ont ni chèvres ni moutons pour mieux nourrir les enfants. Food for work apprend ainsi aux gens à se nourrir à partir d'une aide extérieure.*

« *Quand la pluie a fini par arriver, les inondations ont apporté d'étranges plantes. L'une d'elles ressemblant au maïs a empoisonné et tué les chèvres. Nous voulons en relancer l'élevage autant pour les paysans que pour les éleveurs. Les enfants des paysans ne boivent pas de lait et manquent de calcium. Le lait*

“ L'exemple, remplace le livre pour des millions de gens qui ne savent pas lire.



Légende de la photo :



de chèvre est très nutritif et serait bon pour les séropositifs.

La relance et l'amélioration de l'élevage de chèvres que nous avons mis en route s'appuie la culture de fourrages. Il faut apprendre à semer de l'herbe, à en faire du foin et à le stocker quand il est le plus nutritif. Seule une bonne alimentation du bétail donnera de bons petits. Nous ferons nous-mêmes des essais dans notre ferme. En alternant pâtures et cultures pour que le sol puisse récupérer.

À partir des 1<sup>res</sup> naissances, nous planifions une distribution de chevreaux dans d'autres villages. Les boucs seront engraisés et vendus. Labellisés, ils se vendront encore mieux.

Les bénéfices seront mis en banque et gérés par le groupe selon ses priorités. Nous avons établi un règlement de collaboration avec nos partenaires: les villages mais aussi les ministères de l'agriculture, de l'alimentaire et du commerce. Dans chacun des 8 villages s'est constitué un comité de 4 membres. L'un d'eux participe au comité central qui assiste les partenaires pour production, engraissement, vente et placements. Il intervient aussi en cas d'épidémie. Nous favorisons les accouplements avec les boucs et portons une attention spéciale à la nourriture des chèvres en gestation pour éviter tout avortement.

Nous avons aussi développé la culture du sorgho et d'autres plantes résistantes à la sécheresse: manioc, haricots, bananes, mangues, pastèques, pommes de terre, oignons, choux frisés, aubergines, épinards.

Il s'agit, pour le sorgho, de faire des semis puis de transplanter les jeunes pousses au début des pluies. La récolte est plus rapide et plus abondante.

Pour initier les paysans à cette façon de faire, nous avons choisi 8 villages. Et, dans chacun, 20 paysans dont les champs touchent le fleuve. Seule des pompes permettent de lancer de tels programmes, après formation. Notre tracteur effectue un sérieux labourage. Les paysans travaillent ensuite leurs champs avec pelles, pioches, brouettes empruntées gratuitement dans notre banque d'outils.

Un problème: il nous faut combattre

rongeurs et parasites qui détruisent les récoltes. Le District Agricultural Officer explique que notre région cultivait le coton. Parasites et rongeurs se sont transmis aux cultures vivrières. Certains paysans perdent jusqu'à 50 % de leur récolte. Le District Steering Group a fait savoir, début 2009, qu'il ne donnerait plus de graines sans les pesticides. Notre équipe technique Baraka a appris à utiliser ces produits. Nous avons aidé les paysans à construire des greniers locaux couverts de tôles et à utiliser les produits. Un effort à continuer sur 2 ans et à étendre aux autres cultures. »

À la mission de Wenje, Peter a installé une motopompe. Elle envoie l'eau du fleuve vers une station de filtrage et la distribue aux gens. Près de sa maison, un rucher. Des essaims d'abeilles sauvages ont été attirés par des ruches installées dans des arbres puis domestiqués. Sous un hangar, rangés et entretenus, tracteur, remorque et autres outils. À côté du poulailler de 200 pondeuses et autant de poulets de chair, un enclos de sélection. Un coq y féconde des poules de différentes races pour obtenir des poulets résistants aux maladies et à la chaleur.

Sous un manguier, un séchoir à mangues et bananes. Dans un atelier, des

machines à extraire les jus de fruits et à emballer les produits. Des commerçants de Nairobi sont preneurs.

**« Je tiens à être moi-même, affirme Peter, un exemple dans tout ce que nous pouvons faire pour améliorer nos conditions d'existence. »**

De l'autre côté de la piste, au milieu d'un verger, il a fait construire une étable pour chèvres. Un long dortoir sur pilotis, entouré de grillages et couvert de tôles. Vers 17 heures, une centaine de chèvres entourent un large abreuvoir. Puis, elles grimpent les accès au dortoir. Elles s'y couchent sur un sol de branches posées sur des supports. Et en descendront le lendemain, propres : les déjections qui passent au travers des branches et tombent sur le sol serviront plus tard à fertiliser les champs. Prolongeant le verger, un champ de 60 d'ha. Tracteur, charrue à disques, herse en ont fait un immense jardin. Bananiers, sorgho, jatropha curcas et légumes y

sont arrosés par tuyaux posés au sol. « Le plus important, remarque Peter, c'est que les communautés profitent de ces expériences pour augmenter leur production de nourriture. Et assurer leur sécurité alimentaire en 2012. Un comptable vérifie l'ensemble des projets en lien avec nos donateurs. Sensibiliser au danger du sida est le dernier volet de notre projet. Ce fléau peut priver toute une population de sa capacité de production de nourriture. Par séminaires et ateliers nous voulons toucher le plus grand nombre de gens.

Des musulmans ont eu peur de ma façon de faire. Certains ont dit : "Tu fais ça pour nous convertir !" Ma réponse n'a jamais varié : "Non, je fais ça pour que vous viviez mieux !" Depuis, ils ont compris, travaillent avec les chrétiens et sortent lentement de la pauvreté. Des spiritains ont envoyé les postulants travailler avec nous pendant un mois. Une expérience qu'ils pourront transmettre à d'autres. L'exemple, c'est ce qui remplace le livre pour des millions de gens qui ne savent pas lire. » ●

<sup>1</sup> « Nous donnons de notre quotidien pour que d'autres puissent avoir un lendemain. »

<sup>2</sup> Trócaire est une organisation internationale de l'Église catholique d'Irlande. Elle fut mise en place en 1973 par l'épiscopat irlandais pour venir en aide aux plus pauvres et plus défavorisés dans le monde.

Légende de la photo :

